

VU Research Portal

La société idéale des patriotes bataves

Frijhoff, W.T.M.

published in

Le voyage révolutionnaire. Actes du colloque franco-néerlandais du Bicentenaire de la Révolution française, Amsterdam, 12-13 octobre 1989

1991

document version

Publisher's PDF, also known as Version of record

[Link to publication in VU Research Portal](#)

citation for published version (APA)

Frijhoff, W. T. M. (1991). La société idéale des patriotes bataves. In *Le voyage révolutionnaire. Actes du colloque franco-néerlandais du Bicentenaire de la Révolution française, Amsterdam, 12-13 octobre 1989* (pp. 137-151). Verloren.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

E-mail address:

vuresearchportal.ub@vu.nl

La société idéale des patriotes bataves

WILLEM FRIJHOFF

Université Érasme de Rotterdam

“Vous avez raison, mon noble ami! La Hollande, toujours animée de l’esprit d’imitation, sera dans l’an 2440 la copie conforme de la France, pour ce qui ne lui appartient pas en propre. Quels changements ce siècle heureux nous aura-t-il apportés? Il n’y aura plus de petit maître, plus de pédant, plus d’imitateur servile; l’on ne portera donc plus d’épée sur l’habit. Les bords des chapeaux se sont tellement rétrécis, qu’ils arrivent enfin à prendre modèle sur les chapeaux melons de ces Frisons d’antan, et des habitants des villages maritimes, les vrais descendants des Bataves. La coiffure des cheveux est ronde ou on les porte avec un ruban. Le linge plié forme une collerette. Une écharpe en soie serre la veste large faite de drap du pays, allant jusqu’aux genoux et dont les pans sont croisés; les fanfreluches d’or et d’argent ont disparu. Le sac¹ nous donne déjà l’exemple des vêtements féminins, tout en détente. On paye au comptant dans tous les magasins. En se promenant, on se montre tantôt à la turque, tantôt à l’européenne, comme ça tombe. On ne voit plus de belles carrosses et l’on ne se sert d’une voiture qu’en cas de nécessité.”²

L’an 2440, qui figure dans la deuxième phrase de cette citation, fera sûrement ‘tilt’ chez le lecteur averti des lettres françaises. Toutefois, la

1 Il s’agit d’un vêtement large et flottant, connu dès le XVIII^e siècle (le ‘pli Watteau’) et devenu depuis lors le symbole d’une certaine liberté.

2 *Holland in 't jaar MM,CCCC,XL*, écrit anonyme par Betje Wolff (Hoorn, 1777); trad. d’après H.J. Vieu-Kuik (éd.), *Keur uit het werk van Betje Wolff en Aagje Deken* (Zutphen, s.d. [=1969]), pp. 100-113, cit. p. 101-102. Une édition plus récente parut à Rotterdam en 1978 par les soins de G.W. Huygens. Une paraphrase en français est donnée par Hermine Vieu, “La Hollande en l’an deux mille quatre cent quarante”, in: Hermann Hofer (éd.), *Louis-Sébastien Mercier précurseur et sa fortune* (Munich, 1977), pp. 37-46. Voir encore sur ce texte: R. Reinsma Rzn., *Van hoop naar waarschuwing. Toekomstbeelden in en vlak buiten de literatuur in de Nederlanden* (thèse Amsterdam, 1970), pp. 7-10; H.J. Vieu-Kuik, “Elisabeth Wolff-Bekker en de droom der revolutie”, in: *De Gids*, t.134, no. 8 (1971), pp. 461-469, qui établit surtout le rapport du contenu du texte avec celui de Mercier. Sur Elisabeth Wolff-Bekker: P.J. Buijnsters, *Wolff en Deken. Een biografie* (Leyde, 1984); sur ce texte en particulier p. 370, note 80. Buijnsters s’abstient de commenter le document parce que W. Breekveldt a contesté son attribution à Betje Wolff. Mais les arguments de ce dernier ne sont pas très convaincants; l’on connaît l’admiration de Betje Wolff pour le texte de Mercier (dont elle fait l’éloge dans sa correspondance) et plusieurs passages de son adaptation (tel celui sur les femmes de pasteur) forment des allusions à peine voilées à sa propre condition.

mention des Frisons et des Bataves pourra le troubler. Ne s'agit-il donc pas d'un texte pris dans le roman utopique de ce Parisien invétéré que fut Louis-Sébastien Mercier (1740-1814)? Intitulé *L'An deux mille quatre cent quarante*, son livre fut publié à Amsterdam en 1770, et l'année suivante à Londres, avant même de paraître à Paris en 1772 où il fut interdit aussitôt. En fait, le texte traduit ci-dessus forme le début d'une adaptation libre du rêve de Mercier, saupoudrée de quelques citations précises de son texte. Il fut rédigé en hollandais en décembre 1776, quelques mois avant le décès inattendu de son mari, le pasteur Adrien Wolff, par l'un des meilleurs écrivains du XVIII^e siècle batave, la romancière Elisabeth Bekker (1738-1804), plus connue sous le nom de Betje Wolff. Le parallélisme est intéressant à plus d'un égard. Betje Wolff suit Mercier dans son rêve dans le temps, cette 'uchronie' par laquelle Mercier renouvela fondamentalement le genre de l'utopie qui, jusqu'alors, avait été surtout un voyage dans l'espace situant la société idéale *ailleurs*.³ Désormais, c'est notre propre société qui est interpellée, dans son *devenir*.

En effet, tout comme Mercier, Betje Wolff était une patriote de conviction. Ses idées sur ce qu'une société meilleure devait être furent formulées bien avant que les auteurs politiques hollandais ne commencent à s'agiter en nombre suffisant pour qu'ils soient capables d'imposer un nouveau concept républicain. Après l'échec du mouvement patriote en 1787, elle s'exile avec son amie Aagje Deken. Établies à Trévoux, les deux femmes connaissent ensuite les horreurs de la Révolution à Lyon, où Betje Wolff est interrogée plusieurs fois devant le Comité Révolutionnaire. Elle n'y perd pas pour autant son amour de la France. Mais de tempérament et de conviction Betje Wolff demeure foncièrement attachée aux valeurs bataves. En tant que telle, elle fait pendant à sa contemporaine, cet autre auteur hollandais – mais de langue française – d'envergure, Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen, 1740-1805), dont les normes avaient été modelées par une éducation francophone dans son milieu aristocratique d'allure internationale.⁴ Pour se sentir à l'aise dans la tourmente révolutionnaire, il manquait à Belle de Zuylen ce qui fit le bonheur de Betje Wolff: le sentiment que son pays était vraiment le sien, et qu'il suffisait d'y croire et de le vouloir pour qu'on puisse y réaliser les contours d'une société

3 Cf. Raymond Trousson, *Voyages au pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique* (Bruxelles, 1975), pp. 174-181, qui mentionne également l'influence de Mercier sur Betje Wolff (p. 178); Jean-Marie Goulemot, "Nouveautés: les utopies", in: *Histoire de l'édition française*, t. II (Paris, 1984), pp. 230-239. D'une manière plus générale: F. Venturi, *Utopia and Reform in the Enlightenment* (Cambridge, 1971); B. Bacsko, *Lumières de l'utopie* (Paris, 1978).

4 Cf. Isabelle Vissière (éd.), *Isabelle de Charrière, une aristocrate révolutionnaire. Écrits 1788-1794* (Paris, 1988).

idéale. Bref, l'appartenance consciente à une nation historique.

Est-ce à dire que *La Hollande en l'an 2440* n'est qu'un décalque de Mercier, revu et corrigé, sinon simplifié, pour ces rustres de Bataves? Inutile de se livrer ici à une comparaison point par point des deux textes, trop dissemblables pour que ce travail soit vraiment signifiant. Il suffit de comparer la perspective dans laquelle se placent les deux auteurs. Si Mercier donne à son travail le sous-titre "Rêve s'il en fût jamais", Betje Wolff de son côté, après s'être excusée auprès de ses lecteurs de ce rêve éveillé, signe son texte par la devise "Soions utile". Voilà toute la différence. Là où Mercier laisse libre cours à son imagination, Betje Wolff garde la réalisation de ses rêves constamment à l'esprit. S'il lui arrive de déraper, elle se reprend immédiatement en accentuant le côté pratique ou utile, ou encore en insérant ses projets dans une perspective historique qui soit en mesure d'y conférer une valeur établie et reconnaissable – comme on a pu le voir dans le passage sur les chapeaux qui, par leur ressemblance avec ceux des vieux Frisons et Bataves, pouvaient être porteurs d'un message de retour à l'ancienne robustesse de la nation néerlandaise que ces peuplades symbolisaient dans l'imaginaire contemporain.

Dès lors, l'on comprend l'ambiguïté de l'attitude de Betje Wolff envers la France. Elle emprunte librement à la pensée et aux rêves des auteurs français, dont elle a appris elle-même la langue dans sa jeunesse à Flessingue où son père était négociant. C'est ce qui lui fait choisir la France comme lieu d'exil. La langue française, langue vivante, est pour elle la langue de communication internationale par excellence. Elle le dit expressément dans son utopie: "Le français est devenu depuis longtemps la langue des savants, des courtisans et négociants du commerce maritime. Ceux qui prétendaient comprendre le latin et le grec ont été mis à traduire tous les textes encore utiles que l'Antiquité a laissés et parmi lesquels quelques hommes intelligents et dévoués ont fait une sévère sélection pour l'imprimeur. Nous ne voulons pas que nos enfants soient des grammairiens; il nous suffit qu'ils sachent parler et écrire naturellement et avec civilité".⁵ Ce n'est pas un discours anti-intellectualiste que Betje Wolff tient ici; fidèle à son parti-pris utilitariste, elle forme le vœu d'un retour à une société simple, où l'on apprend ce qui peut vraiment servir et où l'on se sert de ce qui est utile. En dépit de l'intérêt qu'elle manifeste pour la langue française, puis pour ce qui se passe en France sous la Révolution, ce pays ne l'inspire pas vraiment et elle ne voit pas en quoi il serait supérieur aux autres, sauf justement pour autant qu'il inspire – donc pour autant qu'il est utile aux Bataves. Elle ne se sent bien que chez

5 *Holland*, pp. 102-103.

elle, et dans sa propre langue, qu'elle écrit avec un souci de purisme caractéristique des patriotes de la seconde moitié du XVIII^e siècle qui voyaient la 'francisation' galopante de la culture et de la langue néerlandaises comme l'origine de tous les maux de la République.⁶ Ce souci lui fait même éviter un terme pourtant accepté et anodin comme 'métaphysique', qu'elle traduit fidèlement par *overnatuurkunde*.

Il y a une raison profonde à cette attitude ambigüe. La société idéale de Betje Wolff est, en effet, une société nationale, une patrie qui nourrit ses enfants.⁷ Et son monde idéal est un monde composé de sociétés nationales juxtaposées, fondées dans la trajectoire historique des différentes nations. On le voit bien lorsqu'elle parle des scientifiques, appartenant pourtant à un milieu internationalisé depuis belle lurette, par la République des Lettres et le réseau des Sociétés savantes ou Académies. "L'Université a dû apprendre la langue du pays", écrit-elle dans son rêve, "elle mérite le nom qu'on lui donne; on y a introduit les termes techniques nécessaires, que chacun écrit selon leur étymologie ou le caractère de notre langue. (..) On peut y écrire un néerlandais pur, à condition d'éviter toute ambiguïté ou inintelligibilité. Qui l'aurait cru? – même les Professeurs en éprouvent de la joie! (..) Messieurs les étudiants sont bien disciplinés. Ils se considèrent égaux, et parfois même inférieurs, au moindre des citoyens".⁸

Ce terme de citoyen (*burger*), utilisé ici bien avant la tourmente révolutionnaire, est le mot-clé pour comprendre le projet de société de Betje Wolff et de ses contemporains néerlandais – mais en fut-il autrement en France?⁹ L'état de citoyen prime dans ce texte celui de savant. Du moins lorsqu'on prend le citoyen comme co-acteur actif et souverain de la destinée de la patrie. Certains ont cru déceler dans le discours révolutionnaire un projet d'*homme nouveau*, dépassant les bornes d'un nationalisme étroit et dont le dessein essentiel dût transcender les contours des cultures nationales.¹⁰ Brissot n'avait-il pas déclaré solennellement, l'oeil fixé sur la réussite de l'expérience révolutionnaire de l'Amérique insurgée: "Un pa-

6 Cf. Willem Frijhoff, "L'usage du français en Hollande, XVII^e-XIX^e siècles: propositions pour un modèle d'interprétation", in: *Études de linguistique appliquée*, no. 78 (avril-juin 1990), pp. 17-26.; du même, "Verfransing: Franse taal en Nederlandse cultuur tot in de revolutietijd", in: *Bijdragen en mededelingen betreffende de geschiedenis der Nederlanden*, t. 104 (1989), pp. 592-609.

7 Sur l'idée de patrie et le sentiment patriotique dans les Pays-Bas du Nord, voir J.W. Schulte Nordholt, "Vaderlandse Vrijheid en Mensheidsdromen", in: Th.S.M. van der Zee, J.G.M.M. Rosendaal & P.G.B. Thissen (éd.), *1787. De Nederlandse revolutie?* (Amsterdam, 1988), pp. 70-83.

8 *Holland*, p. 107.

9 Cf. Pierre Rétat, "Citoyen-sujet, civisme", in: R.Reichardt & E.Schmitt (éd.), *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680-1820*, fasc. 9 (Munich, 1988), pp. 75-105.

10 Par exemple Michel Vovelle, *La mentalité révolutionnaire. Société et mentalités sous la Révolution française* (Paris, 1985), pp. 97-140.

triotte français doit être un patriote universel, et surtout américain”¹¹ Mais aux Pays-Bas, cet homme est avant tout un citoyen, l’habitant d’une cité concrète qui porte et garantit ses valeurs et ses droits. L’universalisme ne s’y exprime guère. Faut-il s’en étonner? Les patriotes néerlandais ne sentaient que rarement le besoin d’un discours de rupture absolue pour affirmer leurs désirs. Ils vivaient déjà en République et s’il y avait là sans doute beaucoup à améliorer, si les droits primitifs des citoyens, détournés par les tyrans à abattre, devaient encore leur être restitués, le principe même de ces droits n’avait plus besoin d’une invention, ni la République d’une rupture instauratrice. La patrie possédait en son sein tout ce dont elle avait besoin pour le bien de ses enfants. Pour assurer le bien public, la République devait être régénérée, non pas abbatue.

C’est la conviction qu’exprime, par exemple, un des auteurs révolutionnaires les plus prolifiques et, après deux siècles, toujours lisibles de la Batavie: Gerrit Paape (1752-1803), remplisseur sur faïence de Delft de son métier, puis employé de la Chambre des Charités de cette ville et patriote de la première heure. Après l’échec du mouvement patriote, il se réfugie à Bruxelles, puis, de 1789 à 1794, à Dunkerque où il suit de près la version française de la Révolution. Par la suite il devait déclarer, dans une maxime devenue célèbre, que cette expérience de la Révolution française avait été pour lui et ses co-réfugiés “la haute école du patriotisme et de la Révolution”.¹² A la fin d’un écrit utopique qu’il publie en 1798 sous le titre *La République batave telle qu’elle doit et peut être, ou Rêve révolutionnaire fait en 1798 sur ce qui va se passer jusqu’en 1998* Paape fait demander par son héros Balsamon si la réalisation de la République batave heureuse qu’il a pu visiter en rêve en l’an 1998 n’a pas demandé une multitude de heurts violents. Son hôte Lysidor lui répond: “Il a fallu beaucoup moins de commotion que vous ne pourriez imaginer. Il est vrai que la constitution a subi de notables changements depuis votre époque, mais c’étaient presque toujours des améliorations. Le peuple batave n’a pas un tempérament coléreux et ne s’emporte pas; aussi n’a-t-il pas eu recours aux extrémités de la violence. Il raisonnait; et s’il trouvait à redire sur la forme de son gouvernement, ou sur les méfaits et les vices de ses dirigeants, il manifestait ouvertement son mécontentement. Le tribunal de l’opinion pu-

11 Cité par Jacques Godechot, “Nation, patrie, nationalisme et patriotisme en France au XVIIIe siècle”, in: *Actes du colloque Patriotisme et nationalisme en Europe à l’époque de la Révolution française et de Napoléon* (Paris, 1973), p. 23.

12 Gerrit Paape, *De onverbloemde geschiedenis van het Bataafsch patriottismus* (Delft, s.d.[=1798]), p. 136. Sur Paape, cf. *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek*, t.V (1921), col. 413-417; et la postface de P.J. Buijnsters dans la rééd. de G. Paape, *Het leven en sterven van een hedendaags aristocraat* (Amsterdam, 1985), pp. 118-131.

blique est devenu, depuis votre époque, le plus redoutable de tous. Chacun prend soin de ne pas s'y faire dénoncer ou s'empresse de s'y laver de tout soupçon. Être connu auprès du peuple comme un homme honnête et intelligent, constitue jusqu'alors l'éloge le plus recherché et la récompense suprême de tous les mérites".

Mais, réplique Balsamon, toute cette glorieuse prospérité "n'a-t-elle pas fait de jaloux parmi les voisins des Bataves?" Pas du tout, affirme Lysidor: "la prospérité qui prend sa source dans une activité infatigable et dans des mérites essentielles ne provoque que rarement ce genre de jalousie qui conduit aux conflits armés; bien au contraire, elle engendre plutôt l'envie et l'imitation". Et Paape de se lancer dans un éloge vibrant de l'émulation entre les peuples pour le plus grand bonheur de l'humanité entière, avant de terminer par une déclaration de suffisance du peuple batave: celui-ci est capable de résister à n'importe quel attaque armée, puisque "chaque Batave est un soldat qui aime sa patrie par-dessus tout et fait son devoir en dépit de toute opposition". D'ailleurs, les voisins ne sauraient se passer des produits bataves, d'une meilleure qualité et moins chers que les leurs: "nos négociants sont honnêtes et capables, par conséquent, notre commerce est heureux! Où saurait-on, dans ces conditions, trouver le peuple qui puisse nous ignorer? Ce sont ses vertus et un commerce intelligent qui rendent un peuple grand, heureux et redoutable."¹³

La société idéale des patriotes bataves ne naîtra donc pas d'une rupture, mais plutôt de l'accomplissement en plénitude de tout ce que la République porte déjà en elle: les antiques vertus, le sens du commerce, une structure politique idéale en puissance. L'analyse rejoint ici la recherche actuelle sur le caractère non-violent de la Révolution batave, qui ne cessait pas pour autant d'être révolutionnaire. Comme l'a brillamment montré le chercheur américain Wayne Te Brake, ce caractère non-violent était inscrit dans la trajectoire historique spécifique de la République néer-

13 Gerrit Paape, *De Bataafsche Republiek, zo als zij behoord te zijn, en zo als wij weezen kan: of revolutionaire droom in 1798: wegens toekomstige gebeurtenissen tot 1998* (Amsterdam etc., s.d.[=1798]), pp. 157-160. Le patriote Paape était un habitué du genre utopique comme de celui du voyage imaginaire, dans lequel il exprimait sa critique du système politique en vigueur. P.J. Buijsters vient de montrer qu'il se cache également derrière le pseudonyme du Docteur J.A.Schasz, *Reize door het Aapenland* (1788), *Het Land der willekeurigen* (1789), et *Reize door het Land der Vrijwillige Slaaven* (1790) - trilogie qui critique superbement le régime orangiste provisoirement victorieux; cf. P.J. Buijsters, "Doctor Schasz en zijne 'Reize door het Aapenland'", in: *Tijdschrift voor Nederlandse Taal- en Letterkunde*, ann. 102 (1986), pp. 253-272, et d'une manière générale du même auteur: "Imaginaire reisverhalen in Nederland gedurende de 18e eeuw", in: P.J. Buijsters, *Nederlandse literatuur van de achttiende eeuw. Veertien verkenningen* (Utrecht, 1984), pp. 7-35.

landaise et en particulier dans sa structure foncièrement fédérative.¹⁴ Contrairement à ce qui se passait dans la France, depuis bien longtemps habituée à une certaine forme de centralisme, les ‘cadres de mobilisation’ de la Révolution batave – ces structures formelles ou informelles qui constituent le préalable obligatoire de toute organisation de masse – ne pouvaient y être empruntés qu’aux structures particularistes en place: villes, régions, juridictions fractionnées parfois à l’infini. Entre ces unités autonomes, chacune s’estimant souveraine en son territoire minuscule, seul l’outil de la négociation, du discours persuasif s’appuyant sur une logique du respect de l’acquis de l’autre plutôt que sur une volonté de rupture, était payant; le recours au décret instaurateur ou au commandement autoritaire était par avance voué à l’échec. Déjà inscrite dans un projet républicain vieux de deux siècles, la Révolution batave s’enfermait donc, de surcroît, dans une spirale de connivences et de concessions réciproques qui interdisait toute conduite de rupture.

La leçon inaugurale de Johan Valckenaer (1759-1821) illustre bien ce caractère particulier de la Révolution batave. Valckenaer, ancien professeur de droit à Franeker licencié lors de la restauration orangiste, s’était ensuite réfugié en France où il jouait les intrigants à Paris. Jacobin sous la Terreur, il échappa à la répression pour rentrer en Hollande avec Pichegru. Presque aussitôt il est nommé professeur de droit à Leyde. Comme il appartenait au courant unitaire qui voulait couper court au fédéralisme, sa leçon inaugurale traitant “des devoirs d’un citoyen batave, surtout lors d’une Révolution” dessine le programme d’une authentique culture révolutionnaire.¹⁵ Valckenaer ouvre son discours par un rappel de la profondeur historique du particularisme néerlandais et des effets néfastes de l’esprit de parti – deux vices collectifs inscrits dans la forme même de la République néerlandaise comme “les émotions violentes le sont dans un corps fort et sain” – et il loue hautement l’intervention française qui, quelques mois auparavant, avait rendu aux Bataves la liberté de se doter “d’un gouvernement populaire bien ordonné”. Il ne condamne pas pour autant tout esprit de parti: tout dépend, selon lui, du caractère

14 W.Ph. Te Brake, “Violence in the Dutch Patriot Revolution”, in: *Comparative Studies in Society and History*, t.30 (1988), pp. 143-163; cf. Willem Frijhoff & Joost Rosendaal, “La Révolution régénérée: nouvelles approches et nouvelles images de la Révolution néerlandaise”, in: Michel Vovelle (éd.), *L’image de la Révolution française. Communications présentées lors du Congrès mondial pour le Bicentenaire de la Révolution, Sorbonne, Paris, 6-12 juillet 1989*, t.I (Paris, etc., 1989), pp. 543-561.

15 Johan Valckenaer, *Redevoering over de plichten van een Bataavsch burger, vooral bij eene Staatsomwenteling*, trad. du latin par G.C.C. Vatebender (Gouda, s.d.[=1795]), non paginé. Sur Valckenaer: J.A. Sillem, *Het leven van Mr. Johan Valckenaer (1759-1821), naar onuitgegeven bronnen bewerkt*, 2 vol. (Amsterdam, 1876-1883).

des hommes en lice. Les gens honnêtes subliment leurs oppositions pour aller rivaliser dans la recherche de la vertu, du bonheur, de la grandeur et de la beauté, de sorte que les différences tournent en fin de compte au bénéfice du bien public; leurs efforts veillent surtout à ce que la Vertu nationale ne périclité pas par l'oubli des vertus ancestrales. En revanche, les méchants et les ignorants ne peuvent que porter les germes de la discorde dans la République et finalement l'affaiblir, voire la mener à sa perte.

Cette approche psychologique du problème de l'unité nationale ne pouvait que trop facilement prêter à critique. Comment se faisait-il, en effet, que la République des Provinces-Unies soit restée si divisée pendant deux siècles entiers? Valckenaer se presse donc d'ajouter qu'il n'a nullement l'intention d'accuser ses compatriotes de quelque faiblesse congénitale ou d'un tempérament inquiet, avide de changement. Au contraire, dit-il avec une fine ironie, "loin de mes compatriotes, ce blâme! ces gens qui dorment tranquillement sur leurs trésors comme si le salut y était enfermé, ou qui sont, pour bien d'autres raisons encore, doux de nature et enclins à la tranquillité, qui craignent la haine et la dispute, et qu'on célèbre pour leur sens du commerce, – quasi toute l'Europe les considère comme un peuple calme et modéré jusque dans sa faiblesse". La vraie raison de l'échec de l'ancienne République résidait, selon Valckenaer, en ceci que nos prédécesseurs n'avaient pas accompli la tâche que nos ancêtres, les fondateurs de la République du temps de la Révolte, nous avaient léguée et qui était de parachever l'unité de la République fondée dès ses origines sur une pluralité d'intérêts. Mettant la grandeur des partis particuliers au-dessus du bien public, les dirigeants avaient corrompu les mœurs publiques et érigé la discorde en principe de gouvernement. Seule l'amour de la patrie, qui est la vraie vertu civique, est désormais capable de vaincre ces oppositions.

Que doit donc faire un citoyen qui veut promouvoir l'unité et, par conséquent, le bien-être de sa patrie? Valckenaer est on ne peut plus clair sur ce point. Ce citoyen doit se mettre à l'étude de l'histoire: "Qu'il s'exerce dans l'histoire de sa patrie – qu'il apprenne les gestes insignes de ses ancêtres, que ce soient les actes héroïques de la guerre ou les prouesses politiques; qu'il apprenne à connaître la terre où il est né, tant au naturel que dans le domaine civique, les affaires de l'Église et de l'État, de paix et de guerre, les droits et les devoirs des autorités, les mœurs ancestrales et les relations extérieures de notre République – bref, tout ce qui décide de sa prospérité. Seuls ceux qui ont appris cela à leurs élèves ou qui l'ont expliqué dans leurs écrits me semblent être les vrais enseignants de la liberté" – pas de cette liberté qui connaît ni bornes ni mesure, mais d'une liberté raisonnée qui réunit l'amour du bien public au respect de la loi.

Instruits dans cette liberté, les Bataves verront leur esprit de plus en plus excité à la vertu et à l'amour de la patrie, et stimulé à l'imitation des actes héroïques. Le développement du commerce et de la navigation, et du sens ancestral de l'économie, ces deux mamelles de la prospérité de tous les États et tout particulièrement de la Hollande, méritent aux yeux de Valckenaer une priorité absolue. Enfin, l'amour de la patrie conduit les citoyens à prendre eux-mêmes les armes et à renvoyer chez eux tous ces régiments étrangers qui encombrant le territoire de la République néerlandaise. Nous trouvons ici, bien sûr, l'écho de l'expérience collective des patriotes dans l'exercice des armes au cours des années 1780: les associations de tir et les corps francs, cadres de mobilisation privilégiés des patriotes à l'échelle locale, avaient créé un nouveau sentiment de fraternité fondé sur un objectif palpable et excitant: le bien de la patrie.

La société que Valckenaer imaginait dans ce discours est régie par deux maximes: pour pratiquer la vertu, il faut connaître; et connaître veut dire explorer la genèse de la société actuelle. Sous-jacent à ce projet de société se trouve un double principe moteur: la récompense du mérite individuel – dans le respect de l'ordre donné. L'individu est reconnu pour autant qu'il n'empiète pas sur l'ordre public. L'homme nouveau, si tant est qu'il fut jamais question d'un projet d'homme nouveau, était un homme en société. Une brochure de 1795 dans laquelle les droits de l'homme et les devoirs y afférents sont expliqués à l'intention des enfants, illustre admirablement à quel point l'équilibre entre ces deux principes est fragile. L'auteur est un membre anonyme de la Société du Bien Public (*Maatschappij tot Nut van 't Algemeen*), l'association patriotique d'éducation populaire et de réarmement moral qui connut un succès fulgurant dès sa fondation en 1784, en pleine période d'euphorie patriote.¹⁶

Mettant en scène une famille nombreuse composée de trois fils (Willem, Pieter et Cornelis), d'une fille (Agatha) et d'un père – il n'y a pas de mère dans cet univers civique essentiellement masculin –, l'auteur nous présente quelques poignants psychodrames. Mue par le désir ardent de mettre en pratique sa leçon sur la Liberté, Agatha ouvre la cage du canari, lequel se fait promptement croquer par le chat. Cornelis, fou de rage par la perte de son oiseau, rêve de tordre à son tour le cou de sa petite soeur. Celle-ci, en larmes, court vers son père déjà alarmé par le vacarme. Papa comprend tout et distille subtilement sa leçon. Il faut respecter l'ordre des choses et l'état d'un chacun: l'oiseau est né pour la captivité,

16 *De Regten van den Mensch en Burger, en de Pligten daaruit voortvloeiende, voor de Vaderlandsche Jeugd* (Leyde, 1795). Cf. sur cette association: W.W. Mijnhardt & A.J. Wichers (éd.), *Om het Algemeen Volksgeluk. Twee Eeuwen Particulier Initiatief 1784-1984* (Edam, 1984).

le chat pour la chasse; si l'on veut perturber l'ordre social, il faut d'abord prendre le conseil des autres et ce n'est que d'un commun accord que cela pourra se faire. Voilà la vraie démocratie, tempérée par l'édifice immuable des conditions sociales.

Autre psychodrame: la distribution des prix à l'école. Tout commence par une remarque de Willem, l'aîné de la famille, sur les termes de Liberté, Égalité, Fraternité qu'il trouve à tort et à travers sur son chemin. Il se demande s'il faut les prendre aussi peu au sérieux que les anciens titres de noblesse. Papa, qui n'en rate pas une, rappelle finement que la Liberté et l'Égalité sont des titres de noblesse de l'homme. Et Pieter, le puîné, d'enchaîner sur ses expériences égalitaires à l'école: "Si je dis à Richard [c'est le gosse de riches du récit. W.F.]: 'Petit bonhomme, il ne faut pas te donner de si grands airs parce que ton papa a beaucoup plus d'argent que le mien, nous sommes tous égaux', il menace de me taper dessus. Si je lui dis: 'mais puisque nous sommes frères', il me lance à la figure: 'qu'est-ce que tu imagines, vieux zèbre. Des frères! Bien sûr, mais de chez Adam. Avec un frère pareil je ne sais où je devrais chercher mon père'. Et dernièrement, quelques garçons de l'école furent sévèrement punis par notre maître: ils n'avaient pas appris leur leçon, et quand le maître leur en demanda la raison ils répondirent hautainement qu'ils l'apprendraient quand cela leur chanterait, puisque tout était maintenant Égalité et Liberté". Le lendemain, le mystère métaphysique de l'inégalité dans l'égalité revient sur le tapis familial quand Pieter rentre à la maison muni d'un prix. Premier problème, habilement présenté par papa mais facile à contourner: pourquoi un prix pour le puîné, et pas pour Willem l'aîné, en vertu de son droit d'aînesse dont, dans le passé, il s'était si souvent prévalu? Willem a déjà compris la leçon: il reconnaît que son frère a mieux fait à l'école que lui. Problème plus ardu: pourquoi Richard, dont le papa riche paye un écolage plus élevé, n'a-t-il pas eu droit au prix? Ce problème en cache un autre, plus subtil, sur la raison des différences dans l'éducation. Mais les enfants paraissent déjà rodés dans la pratique du discours révolutionnaire. Patiemment Pieter explique à son père ignare que Richard a le droit de suivre des cours d'anglais et de français parce que son papa est en mesure de les payer – contrairement au sien. Les différences sociales régies par l'argent sont ainsi légitimées en une petite phrase, et acceptées par ceux qui en sont les victimes. Mais en tant qu'enseignés, tous les enfants sont égaux à l'école. Par conséquent, dit papa, tout le monde doit avoir ce prix. Erreur, fait Pieter, le prix est uniquement destiné à celui qui le mérite – celui-là seul y a droit; mais tous les enfants ont un droit égal à rivaliser entre eux pour l'obtenir. Voilà donc en deux phrases la réconciliation parfaite du droit à l'égalité et du principe méritocratique, moteur de la société nouvelle, qui engendrera bientôt de nou-

velles inégalités. L'égalité des chances ne conduit pas forcément à l'égalité des conditions.

Ces textes charmants font, bien sûr, sourire. Il n'est pourtant pas difficile d'imaginer l'impact proprement révolutionnaire de tels exercices sur les pratiques culturelles d'une société où jusqu'alors littéralement tout, à commencer par les prix à l'école et les bourses d'études, avait été distribué en fonction de la condition sociale et du rang de l'individu, rarement ou jamais en vertu de ses seuls mérites. Trois ans plus tard – en 1798, l'année du coup d'État radical faisant de la République batave un État unitaire et démocratique –, Gerrit Paape dénonce encore dans une satire d'une rare violence, intitulée *La vie et la mort d'un aristocrate moderne*¹⁷ et qui se lit comme une utopie à l'envers, cette inégalité foncière et hautaine dans la distribution des récompenses et des privilèges. Et l'auteur d'une autre utopie farouchement démocratisante, la *Description historique de la lune* (1794), d'affirmer: "Ce dont je suis sûr, c'est que, de très loin, la fable des sorcières n'a pas fait couler autant de sang innocent que l'illusion qu'ici et là un homme puisse être éminent par sa seule naissance; car c'est une erreur qui a fait naître, nourri et entretenu les guerres les plus atroces".¹⁸

Dans l'année même où il fait paraître sa satire de l'aristocrate moderne, Paape publie le *Rêve révolutionnaire* qui y fait pendant. Dans cette 'uchronie', il définit les conditions d'une véritable société égalitaire. Essentiel pour la survie d'une telle société, où la République se fonde sur la promotion effective du bien public, est la bonne marche des organismes qui représentent le peuple: elle est garantie par l'honnêteté foncière de leurs membres. Comment donc empêcher que des fous, des méchants ou des intrigants, qu'on trouve dans toutes les couches de la société, s'y introduisent pour restaurer par leur mauvaise foi ou leur étourderie l'inégalité dans la nouvelle société? Pour Paape, le remède est simple: faites désigner par le peuple dans chaque district six personnes estimées capables de remplir la fonction de représentant, même sans qu'ils le désirent; faites-leur subir ensuite un examen public à l'aide de douze questions simples préalablement formulées et tirées au sort par six enfants âgés de dix ans; choisissez enfin celui des candidats, volontaires ou involontaires, qui se montre, par ses réponses promptes et précises, réellement au courant des affaires de la patrie, de la nation et de l'État, en écartant ceux qui pourraient être privilégiés par leur excès d'éloquence ou par

17 Gerrit Paape, *Het leven en sterven van een hedendaags aristocraat*, nouv. éd. par P.J. Buijnsters (Amsterdam, 1985). L'édition originale parut à Amsterdam en 1798.

18 *Geschiedkundige beschrijving van de maan, deszelfs inwooneren en zijn beste regeerings-vorm in een tydvak van 4500 jaaren* (Alkmaar, 1794), pp. 125-126..

d'autres artifices de présentation. En principe, aucun citoyen ne saurait se soustraire à la mission que le peuple lui confie de la sorte – mais Paape se montre sensible à l'argument de ceux qui servent leur patrie déjà d'une autre façon méritoire. Pourvu que le bien public soit l'affaire de tous.

Paape fait donc un choix conscient en faveur de l'intelligence (de *Verstandigen*). Tout son *Rêve* tourne autour de l'idée centrale qu'une société bien ordonnée repose sur le travail acharné et honnête des citoyens les plus intelligents dûment mandatés et régulièrement contrôlés sur l'exercice qu'ils font de leur fonction: ce sont eux qui inventent et organisent les fêtes populaires destinées à éclairer les ignorants; eux aussi qui définissent les pratiques politiques autorisées, les contours d'un système éducatif national; qui favorisent l'égalité entre hommes et femmes en éduquant l'intelligence de celles-ci (donc seulement celle des femmes!); qui créent pour chaque citoyen un emploi qui soit utile à la société entière; qui remettent enfin la religion à sa vraie place, qu'on pourrait très classiquement définir comme une foi qui cherche la raison – telle une nouvelle *fides quaerens intellectum* – pour qu'elle puisse être pratiquée d'une façon éclairée et raisonnable.

L'uchronie de Paape, fondée sur la foi en l'intelligence, se situe dans la même tradition éclairée que Betje Wolff suivit trente ans plus tôt, mais comme à l'autre extrémité de la gamme de positions définie par son principe central 'savoir égale vertu'. Là où Paape privilégie l'intelligence, Betje Wolff accentue partout la vertu, et d'une manière générale les expressions de la vie affective. Ainsi pour la religion: les quelques pasteurs éclairés qui restent en 2440, se contentent de confesser une éthique qu'ils partagent avec la congrégation des chrétiens simples; tous rejettent comme inutiles et dangereux les disputes et les écrits pour et contre la religion; les femmes les plus charmantes désirent épouser les pasteurs pour former des couples heureux [n'oublions pas que Betje Wolff était depuis plus de dix ans mariée à un pasteur de village. W.F.]; "on prêche moins dans les églises, et au cours de l'après-midi on préfère se promener religieusement dans les champs et les bois, imbu des plus vifs sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour à l'égard de notre bon père universel".¹⁹

Paape représente une seconde étape dans l'évolution de l'image de la société idéale des patriotes bataves. Les Lumières affectives, représentées ici par le petit écrit utopique de Betje Wolff, portaient encore essentiellement d'un respect naïf de l'ordre social en place. Les Lumières intelligentes que représente Paape se sont faites plus caustiques à cet égard, plus

19 *Holland*, p. 104.

populaires – sinon populistes – et plus militantes.²⁰ Dans le même temps, l'aspect éducatif se trouve fortement accentué. On l'a vu à propos des fêtes populaires, bien étudiées maintenant pour les Pays-Bas: tout en se manifestant dès l'époque du mouvement patriote, leur visée éducative n'était pas essentiellement différente de celle qu'on trouvera un peu plus tard sous la Révolution en France.²¹ Plus que les fêtes, le système scolaire lui-même est l'objet de projets, qui comptent parmi les plus audacieux qui aient jamais été formulés dans les Pays-Bas du Nord. La bonne éducation civile et religieuse prend une place centrale dans toutes les utopies révolutionnaires. Mais le projet qui va le plus loin dans la contrainte égalitaire et la visée méritocratique est sûrement celui de G.C.C. Vatebender (1759-1822). Vatebender, recteur (c'est-à-dire principal) de l'école latine de Gouda, était un patriote convaincu de la tendance unitaire la plus dure; quelques années plus tard, il serait d'ailleurs le traducteur en néerlandais de la leçon inaugurale de Valckenaer citée plus haut et qui avait été, bien entendu, prononcée en latin. En échange, Valckenaer le fit entrer au Comité d'instruction publique de la nouvelle République batave où, d'ailleurs, le radicalisme de Vatebender fit rapidement long feu.

Des deux plans scolaires que Vatebender ait formulés, le plus extrême, qui porte la date du 3 décembre 1791 et qui fut publié dans les actes d'une obscure chambre de rhétorique, est en même temps le moins connu.²² Il s'agit du projet extrêmement précis et dûment chiffré d'une école nationale pour les classes favorisées. De ce fait, le projet peut paraître au premier abord quelque peu en contradiction avec le principe égalitaire que Vatebender avait prôné dans son plan antérieur, qui visait à une dé-

20 Cf. sur le rapport entre l'utopie des Lumières et la raison la leçon inaugurale de P. Thoenes, *Utopie en ratio* (Meppel, 1969).

21 Frans Grijzenhout, *Feesten voor het vaderland. Patriotse en Bataafse feesten 1780-1806* (Zwolle, 1989). Pour la France, cf. Mona Ozouf, *Le fête révolutionnaire 1789-1799* (Paris, 1976).

22 Sur l'autre, voir Jan Noordman, "Onderwijsdemokratisering in de Patriottentijd. Vatebenders plan voor een radikale vernieuwing van het Nederlandse onderwijs", in: *Comenius*, ann. 1, no. 4 (1981), pp. 521-550. Et d'une manière générale mon étude: "Van onderwijs naar opvoedend onderwijs. Ontwikkelingslijnen van opvoeding en onderwijs in Noord-Nederland in de achttiende eeuw", in: Werkgroep Achttiende Eeuw, *Onderwijs en opvoeding in de achttiende eeuw. Verslag van het symposium, Doesburg 1982* (Amsterdam-Maarssen, 1983), pp. 3-40. Sur l'éducation et l'utopie: G. Genovesi & T. Tomasi, *L'Educazione nel paese che non c'è. Storia delle idee e delle istituzioni educative in utopia* (Naples, 1985); C. Pancera, *L'Utopia pedagogica rivoluzionaria 1789-1798* (Rome, 1986). Sur les projets pédagogiques de la période révolutionnaire, qui rejoignent les plans légèrement antérieurs de Vatebender: D. Julia, *Les trois couleurs du tableau noir: la Révolution* (Paris, 1981); B. Bacsko (éd.), *Une éducation pour la démocratie. Textes et projets de la période révolutionnaire* (Paris, 1982); D. Julia, "L'institution du citoyen - Die Erziehung des Staatsbürgers. Das öffentliche Unterrichtswesen und die Nationalerziehung in den Erziehungsprogrammen der Revolutionszeit (1789-1795)", in: *Zeitschrift für Pädagogik*, 24. Beiheft (1989), pp. 63-103.

mocratisation authentique de l'éducation et à une parfaite égalité des chances. Mais Vatebender, échaudé peut-être par l'échec des patriotes, se montre réaliste dans cette période de restauration conservatrice: "il est, je crois, de plus d'importance pour l'État que ceux qui selon le cours ordinaire des choses seront en toute vraisemblance les dirigeants de l'avenir, soient aussi bien éduqués et deviennent aussi parfaits que possible dans les vertus humaines, civiques et chrétiennes".²³ Faute de mieux, il accepte donc provisoirement une distinction fondée sur l'argent, non sans y ajouter que cette distinction oblige les enfants ainsi privilégiés à dépasser les jeunes défavorisés "autant en savoir et en vertu qu'en leurs apparences extérieures".

De fait, ce projet se distingue par son objectif d'une éducation vraiment *nationale*. Vatebender s'inscrit en faux contre les maisons d'éducation privées, mais s'oppose tout autant au caractère religieux du système d'éducation publique – même s'il ne conçoit pas encore une véritable liberté religieuse à son école, puisque celle-ci devait rester imbue de la tradition calviniste. La vraie nouveauté du projet de Vatebender, c'est qu'il vise à créer un homme véritablement universel qui, partant, serait un citoyen idéal. A cet effet, il retient le meilleur des différents systèmes d'éducation existants, en rejetant le reste, considéré comme inutile. Cet homme universel excellera aussi bien dans l'art militaire que dans les humanités, dans la religion comme dans les mathématiques, dans la musique comme dans l'astronomie, dans le droit comme dans l'anatomie; il comprendra les principes de l'économie nationale; les machines modernes n'auront pas de secrets techniques pour lui; il maîtrisera les langues anciennes (latin, grec, hébreu) et les langues modernes (français, anglais, allemand, italien); il saura à la perfection le dessin, la danse et l'escrime; le système du pensionnat lui permettra de faire sienne une sociabilité de qualité; son avancement dans la micro-société de l'école elle-même demeurera strictement régi par le principe méritocratique. Mais le mérite ne s'acquiert pas par le seul travail: sans qualités humaines le travail n'est rien. Aussi Vatebender limite-t-il le travail scolaire à dix heures par jour, organisées de façon spartiate; cinq autres heures sont réservées aux loisirs qui forment l'homme. Dernière condition pour la réussite de l'expérience: l'école doit être construite loin d'une ville universitaire, car, dit Vatebender dans un raccourci saisissant de la critique universitaire de tout un siècle: "c'est une vérité établie que le savoir n'est rien si l'on ne comprend pas à quoi il

23 G.C.C. Vatebender, "Plan van een Nederlands opvoedings-school voor alle aenzienelyke levens-standen", in: *Mengelwerken der Kamer van Rhetorica genaemd Goudsbloemen* (Gouda, 1792), pp. 31-136.

I 304/204

sert". L'intelligence individuelle doit donc se rendre *utile* à la collectivité et le principe du *mérite* doit jouer un rôle déterminant dans la redistribution générale des savoirs – deux conditions dont la mise en pratique est impérativement exigée si la Révolution nationale veut vraiment réaliser son nouveau projet de culture. Elles nous mettent au coeur des aspirations bataves à une société vraiment nouvelle.